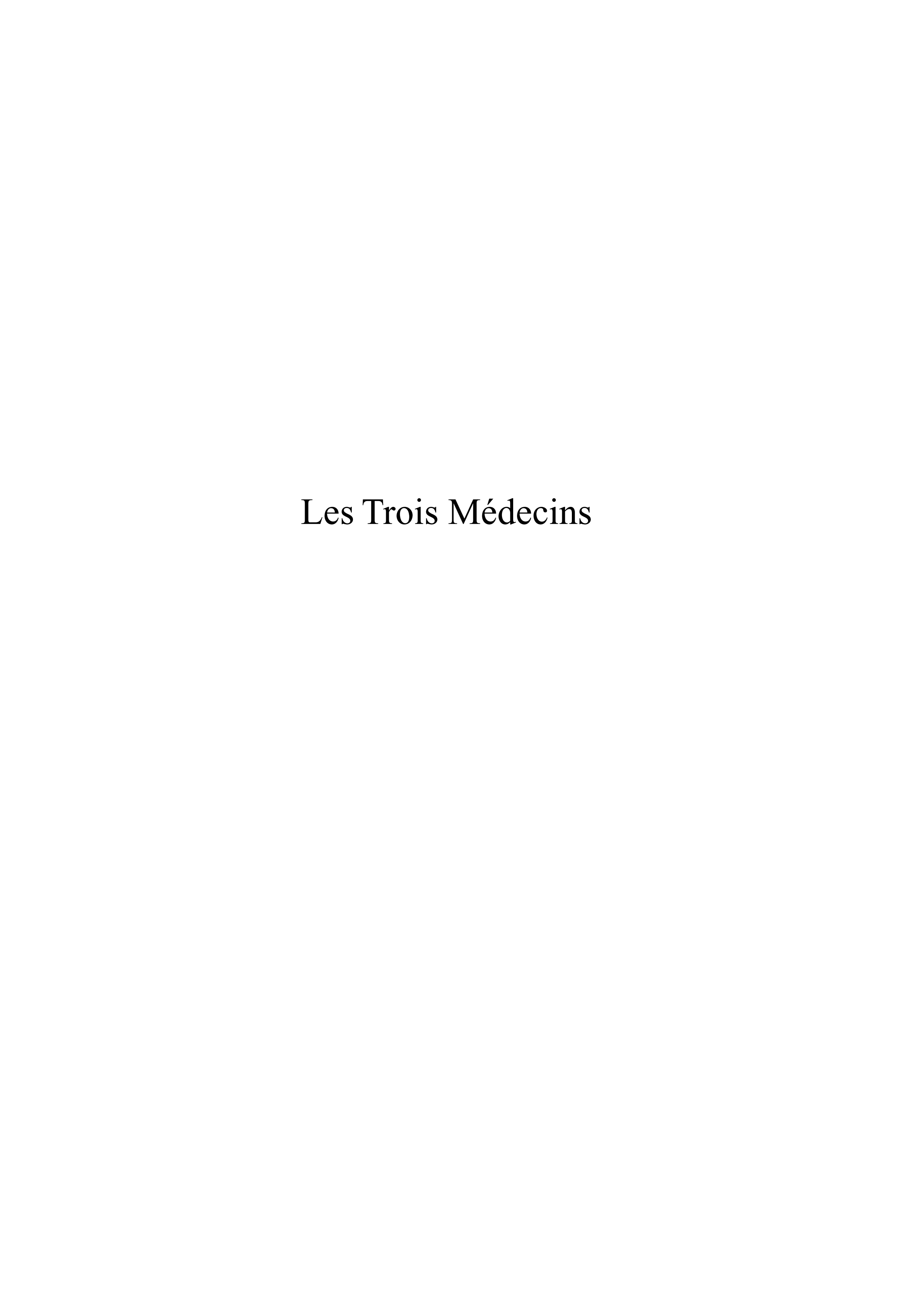
Martin Winckler

Les Trois Médecins

MARTIN WINCKLER

P.O.L





Les Trois Médecins

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LA VACATION, 1989 ; J'ai Lu, 1999
LA MALADIE DE SACHS (Livre Inter 1998), 1998 ; J'ai Lu, 1999
LÉGENDES, 2002 ; Folio, 2004
PLUMES D'ANGE, 2003

Chez d'autres éditeurs

MISSION : IMPOSSIBLE (en coll. avec Alain Carrazé), Huitième Art, 1993
L'AFFAIRE GRIMAUDI (en coll. avec Claude Pujade-Renaud, Alain Absire, Jean-Claude Bologne, Michel Host, Dominique Noguez, Daniel Zimmermann), Éditions du Rocher, 1995
LES NOUVELLES SÉRIES 1996-1997 (en coll. avec Alain Carrazé), Les Belles Lettres/Huitième Art, 1997
GUIDE TOTEM DES SÉRIES (en coll. avec Christophe Petit), Larousse, 1999
EN SOIGNANT, EN ÉCRIVANT, Indigène, 2000 ; J'ai Lu, 2001
TOUCHE PAS À MES DEUX SEINS, Baleine, « Le Poulpe », 2001 ; Librio, 2002
LE MYSTÈRE MARCŒUR, L'Amourier, 2001
LES MIROIRS DE LA VIE, HISTOIRE DES SÉRIES AMÉRICAINES, Le Passage, 2002
LE CORPS EN SUSPENS (sur des photographies de Henri Zerdoun), Zulma, 2002
C'EST GRAVE, DOCTEUR ?, La Martinière, 2002
NOUS SOMMES TOUS DES PATIENTS, Stock, 2003
MORT IN VITRO, Fleuve noir, 2003
CONTRACEPTIONS MODE D'EMPLOI, Le Diable Vauvert, 2e édition, 2003
SUPER-HÉROS, EPA, 2003
ODYSSÉE, UNE AVENTURE RADIOPHONIQUE, Le Cherche Midi éditeur, 2003
LE RIRE DE ZORRO, Bayard, 2004

Traductions

LA MAÎTRESSE DE WITTGENSTEIN, de David Markson, P.O.L, 1990
GIANDOMENICO TIEPOLO, de Harry Mathews, Flohic, 1993
L'ARTICLE DE LA MORT, de Patrick Macnee, Huitième Art, 1995
CANARDS MORTELS, de Patrick Macnee, Huitième Art, 1996
LE JOURNALISTE, de Harry Mathews, P.O.L, 1997
CHRONIQUE DU JAZZ, de Melvin Cooke, Abbeville, 1998

Martin Winckler

Les Trois Médecins

Roman

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

ISBN : 2-84682-025-2

www.pol-editeur.fr

AVERTISSEMENT

Nés de l'union féconde entre réalité et littérature, la bonne cité de Tourmens, sa faculté de médecine et les personnages de ce roman sont, bien entendu, imaginaires. Toutefois, un certain nombre d'événements relatés ici sont rigoureusement authentiques… Il ne serait donc pas surprenant que certains lecteurs (se) reconnaissent (dans) ces pages et les figures qui les habitent.

martinwinckler@aol.com

Life is what happens to you while you're busy making other plans.

John Lennon

Sentir sa vie, sa révolte, sa liberté, et le plus possible, c'est vivre, et le plus possible.

Albert Camus

À Yvonne Lagneau,
Sandrine Thérie,
John Lantos,
Christian Lehmann,
Olivier Monceaux
et Bruno Schnebert

'Nuff said !

Prologue

Monsieur Nestor

Tourmens, grand amphithéâtre de la faculté de médecine, 15 mars 2003

J'ai du mal à gravir les marches. Il n'y en a que quatre ou cinq, et malgré ma patte folle je marche encore correctement, mais le bâtiment a complètement changé et je cherche mes repères. Ça me bouleverse de revenir ici, je ne croyais pas que ça m'arriverait un jour, je m'étais juré de ne jamais remettre les pieds dans cet endroit, et puis à mon âge on n'aime plus trop sortir, mais vous avez insisté pour que j'assiste à la conférence en disant qu'il fallait que nous soyons tous là. J'ai dit que je ne savais pas si j'y avais ma place, et vous vous êtes mis à me dire que sans moi ça ne serait pas pareil, que si quelqu'un devait venir, c'était moi, et tout et tout. Ça m'a touché, bien sûr, même si je trouve que c'est me faire beaucoup d'honneur, mais j'ai senti que si je refusais, ça vous ferait de la peine. Alors, je me suis dit qu'après tout je vous devais bien ça. Et puis, aussi, que ça me ferait vraiment plaisir de vous revoir tous.

Je pénètre dans le hall vitré. Je cherche mon chemin. Sur un panneau, une flèche pointe vers le grand amphithéâtre.

Le grand amphithéâtre. Ce n'est plus celui où j'ai bossé jadis, bien sûr, celui-ci est presque neuf, pas vraiment très grand, cinq ou six cents places, avec tout autour des salles annexes branchées sur un système de télévision intérieur pour accueillir l'ensemble des étudiants quand on reçoit des orateurs de marque, comme c'est le cas aujourd'hui.

Je suis arrivé tôt mais, du grand couloir, à travers la double porte grande ouverte, je vois qu'il y a déjà du monde, beaucoup de jeunes gens sur les gradins. On est samedi, ce n'est pas vraiment un cours, mais ils ont dû sentir que cette conférence-ci était importante – on le leur a sûrement fait sentir, je *leur* fais confiance.

Je me retourne, je scrute des yeux les couloirs inconnus, je m'attends à *les* voir arriver, mais non, ils m'ont donné rendez-vous à 8 heures un quart, juste avant la conférence, et je suis arrivé à 8 heures pile. On ne se refait pas.

Je laisse passer deux gamines qui pourraient être mes petites-filles… enfin, mes petites-nièces. Elles me sourient d'un drôle d'air, elles doivent me trouver trop vieux, se demander pourquoi je suis là. Elles ne savent pas que je suis venu écouter parler un très, très vieil ami. Elles ne savent pas que, lorsque je l'ai vu pour la première fois, il avait leur âge et il allait s'asseoir sur un des bancs de l'amphithéâtre où j'ai vu passer tant d'étudiants comme lui, comme elles… Je souris en pensant à toutes celles que j'ai vues défiler, je prends une grande inspiration et j'entre, je lève les yeux vers le sommet des gradins

– et brusquement je suis ébloui par la lumière, j'ai le vertige, l'impression d'être aspiré, le sentiment que sous mes yeux tout repart en arrière, et puis un voile noir qui me fait un peu peur, je vais pas faire un malaise, quand même, mais voilà que le voile se lève peu à peu et je n'en crois pas mes yeux je suis sur la colline, dans l'amphi d'autrefois –

l'amphi d'il y a trente ans, huit cents places pleines à craquer comme elles l'étaient presque toujours, toute l'année, mais jamais vraiment comme le premier jour, avec la tête des redoublants meurtris d'avoir à remettre ça, et la moue méprisante de ceux qui dévisagent les nouveaux – quand j'ouvre les portes, ils sont les premiers à entrer pour se placer au fond de la salle et scruter la foule qui se déverse dans les gradins ; quand je boite jusqu'à l'autre porte j'en entends deux autres détailler les petites nouvelles (*– Je me la ferais bien, celle-là. – J'te la laisserai si t'es sage. – Me fais pas rire ! – Cinq cents balles que je la saute le premier. – Tenu ! Si t'as envie de claquer ton fric, tant pis pour toi…*) et je ne sais pas ce qui me retient de leur coller des baffes, parce que les jeunes filles qui sont là ont l'âge de ma petite sœur et je ne supporte plus ces petits cons, naguère si arrogants, et masquant aujourd'hui leur déconfiture d'avoir été boulés comme ceux dont ils se moquaient l'an dernier, sous des airs encore plus arrogants puisque, cette année, cette rentrée, les redoublants, c'est eux, ils sont en position de force par rapport aux nouveaux et ils ne perdent aucune occasion de le montrer ; ils savent que les plus brillants décrochent presque toujours le concours du premier coup, et que quand on n'est pas une lumière, les chances de le passer augmentent au deuxième tour, à condition de perturber les petits nouveaux au maximum par leur travail de sape – tous les moyens sont bons –, et s'ils peuvent au passage faire entrer le maximum de filles dans leur lit, et les perturber au maximum en les jetant comme des kleenex, c'est toujours ça de pris… Les filles, ça bosse, ça prend les premières places, alors quand ils peuvent les chahuter un peu, c'est pas les scrupules qui les étouffent… Et si, par malheur, ils le décrochent à leur tour, le concours, il ne faudra pas s'étonner que plus tard ces mêmes petites frappes se transforment en internes encore plus arrogants, mal léchés, avant peut-être de devenir – ah, je préfère ne pas y penser…

Et puis je hausse les épaules en voyant leur tête, leur sourire qui se voudrait carnassier et n'est que pitoyable… Alors, lorsque j'ouvre les portes et qu'ils entrent les premiers en me lançant : « Salut Nestor, comment va ? », comme si on allait au café ensemble, ça me déplaît, mais je les regarde sans rien dire et comme je bloque le passage ils s'arrêtent pile devant mon nez ; évidemment, ça pousse derrière, les autres gueulent et les bousculent, au bout de quelques secondes qui leur paraissent très longues je m'efface, et je sais qu'ils ne se risqueront plus à me taper sur le ventre, la prochaine fois. Parce qu'ils font beaucoup de vent, mais c'est tout.

Je ne devrais peut-être pas être aussi dur avec eux. Ils ont vingt ans, j'ai eu vingt ans, moi aussi, je ne crois pas que ce soit le plus bel âge de la vie, même pour eux. Où est-ce que j'étais quand j'avais vingt ans ? Qu'est-ce que je connaissais aux filles ?…

Ah, les filles…

Elles ne sont pas très nombreuses, quand on voit la masse – combien sont-ils en tout, cette année ? Sept cent cinquante ? Huit cents ? Un quart de filles, à tout casser. Il paraît qu'elles bûchent plus que les garçons. Je veux bien le croire. Elles ont l'air si sages, si tranquilles, si apeurées parfois. On dirait qu'elles sortent des jupes de leur mère, et pour certaines c'est sûrement vrai. Elles s'asseyent par deux ou par trois, elles maintiennent les garçons à distance, elles préparent leurs blocs, leurs cahiers, leurs stylos, bien avant que le premier prof entre. Elles sont prêtes. Elles attendent.

Je regarde ma montre. Il n'est que 7 h 30, j'ai tout mon temps. Je pourrais n'ouvrir les portes que cinq minutes avant l'heure du cours, mais ça me fait trop mal de les voir piétiner dehors pendant une demi-heure, une heure, dans le froid ou la pluie, c'est fou qu'ils arrivent là si tôt, par peur de ne pas avoir de place pour s'asseoir. De la place, il y en a toujours ; mais ils sont si nombreux.

Je descends en boitant jusqu'au fond de l'amphi, j'allume les spots de l'estrade, je dois vérifier les tableaux, m'assurer qu'un petit rigolo n'a pas préparé une surprise, histoire de mettre un prof en boîte…

Celui qui aime le moins ce genre de blague, c'est Martell, le prof de biologie cellulaire. Il y a trois ans, quand j'ai commencé, j'étais impressionné, je ne me méfiais pas, je ne l'ai pas vu venir. Un grand cabot, Martell. Un vieux beau de cinquante ans modèle Jean-Claude Pascal modifié Louis Jourdan, très fier d'être devenu professeur en chaire et d'avoir été bombardé responsable d'enseignement par la même occasion mais pas vraiment très heureux de se voir coincé avec les étudiants de première année – le laboratoire de recherche avec microscope électronique, ça impressionne son monde, mais faire cours tôt le matin à des gamins entassés, fatigués, à qui on a fait entrer dans le crâne que ça va être dur, qu'il n'y aura que des maths et de la physique et de la chimie, aucun rapport avec le métier de médecin, c'est pas reluisant,

alors il l'a mauvaise. Enfin, à sa manière de me traiter comme son boy la première fois qu'il m'a vu, c'est l'impression qu'il m'a donnée.

Bref, comme ça le défrise de passer pour un de ces enseignants dont la matière n'a rien à voir avec la médecine mais qu'on a collé là pour conduire les petits jeunes à l'abattoir, voilà que dès la première heure de cours il leur en met plein les yeux, il roule des mécaniques, il se met bille en tête à leur parler de cellules qui perdent la boule, de tumeur, de cancer… Bien entendu les gamins l'écoutent sans en perdre une miette, recopient le moindre de ses croquis flousailleux, notent le plus petit mot qui leur paraît savant, et puis voilà qu'il manque de place, il se penche vers les commandes électriques et actionne l'interrupteur qui fait monter le tableau de devant et permet de découvrir l'autre, tout ça sans cesser de les regarder – *en première année de médecine, faut jamais lâcher les étudiants des yeux.* Mais, alors que je l'avais effacé la veille, avant de fermer, un petit malin avait dû se glisser là pendant la nuit, ou tôt le matin avant que j'arrive, pour préparer son coup. Et voilà mon vieux beau qui bombe le torse en haranguant sa foule et tend le bras vers l'arrière pour continuer son exposé et ne comprend pas pourquoi les gamins tout d'un coup se taisent puis se mettent à rire à siffler à hurler, alors il se retourne, et là il ne comprend pas ce qui est écrit parce que c'est écrit gros comme une maison, pour qu'on le voie du fond de l'amphi, alors il est obligé de reculer et la phrase qu'il a commencée se coince dans sa gorge, sur le tableau vert le petit malin a dû passer quelques heures à caricaturer deux ou trois enseignants courant le marathon en short et maillot – le prof d'anatomie avec son crâne rasé, le prof de biochimie avec son nœud papillon, et, franchissant la ligne, le prof de biologie cellulaire, ses lunettes noires posées sur ses cheveux gris, juste au-dessus d'un commentaire téléphoné : « P1, pour arriver premier, mets-toi Martell en tête ! »

Il n'a pas aimé. Les rires des gamins redoublaient, j'ai cru qu'il allait s'étouffer, il a esquissé le geste de ramener le micro à sa bouche pour dire quelque chose mais il s'est arrêté, il l'a posé sur le bureau et il est sorti en claquant la porte, et tous les étudiants se sont mis à hurler. Ils ont hurlé et fait du boucan pendant une heure, et le prof suivant, je ne sais plus de qui il s'agissait, depuis le temps, a certainement dû avoir du mal à les calmer…

Martell est un aigri, un revanchard. Il n'a pas fait cours de la semaine, et le lundi suivant, à 8 heures, il le leur a fait payer.

Il est entré dans l'amphi bondé, bruyant, les redoublants l'ont accueilli en hurlant, il a inscrit le titre du chapitre du jour et comme ils ne se taisaient pas il a écrit : « À savoir par cœur pour le concours », sur le grand tableau.

Immédiatement, toutes les voix se sont tues, les visages se sont penchés sur les feuilles, les stylos se sont mis à gratter. Tous ces enfants à qui il avait envie de faire du mal, il les a toisés avec un mauvais sourire, et il leur a craché dessus.

Anatomie

(1973-1974)

PCEM 1 (Premier cycle d'études médicales, 1re année)

Anatomie. Biochimie. Cytologie. Génétique. Histologie. Embryologie. Physique médicale. Biophysique médicale. Chimie. Mathématiques. Physiologie. Physique.



Corps d'élite, 1

Tourmens, grand amphithéâtre de la faculté des sciences, 1er octobre 1973

Il nous regarde avec ses yeux mauvais, et se met à nous cracher dessus. Il a commencé en disant que nous étions des veaux, des bons à rien, et comme les voix s'élevaient il a réagi immédiatement en criant qu'il lui suffisait de ne pas faire cours pendant un mois pour qu'on soit tous dans la merde, et bien malins ceux qui sauraient ce qu'il nous balancerait au concours ! Alors, évidemment, tout le monde s'est tu, à commencer par les redoublants.

Il fulmine, il a l'écume à la bouche, on dirait qu'il va lui sortir du feu par les yeux. Il lève le bras, tend l'index vers nous et vomit : *La plupart d'entre vous ne sont que de petits crétins. Vous avez voulu faire médecine ? Devenir médecin, ça demande une intelligence que la plupart d'entre vous n'ont pas. Vous allez passer la pire année de votre vie, et si vous n'en êtes pas conscients, si vous n'êtes pas prêts à en chier, vous feriez bien de ranger vos foutus papiers et de sortir de cet amphithéâtre. C'est moi qui suis le responsable de cette année de concours. C'est moi qui désignerai ceux qui passeront ou non. Je peux faciliter un peu votre vie ou vous la rendre insupportable, mais ça ne changera rien à la réalité. À la sortie, il y aura très peu d'élus, parce que beaucoup d'entre vous sont trop nuls pour passer le cap de ces dix mois. Pour devenir médecin, il faut une intelligence hors du commun, et même parmi ceux qui passeront en deuxième année, très peu auront le niveau pour devenir des cadors ; tous les autres seront des médiocres, des spécialistes de ville à la petite semaine, des généralistes de merde. Mettez-vous bien ça dans le crâne : il n'y a que deux sortes d'étudiants, les élus et les nuls ! Alors, continuez comme ça et vous verrez comment je vais vous pourrir la vie, jour après jour, mois après mois* – et là, dans sa bouche haineuse et ses yeux rouges, on a vu venir ce qui nous attendait, redoublants ou non, pendant l'année qui commençait, l'enfer, la guerre ouverte…

les trajets sous la flotte dans le noir du petit matin les bus bondés pour rejoindre un amphi mal chauffé en dehors de la ville parce que la fac de médecine n'a pas de quoi accueillir huit cents étudiants

la foule entassée à la porte de l'amphi une demi-heure avant l'ouverture, les types qui commencent déjà à se balancer : *Tu verras quand tu redoubleras, petit con ! – Tu veux dire, quand je serai interne et que tu seras visiteur médical, trouduc ?*, et qui se prennent pour de futurs gagnants sans se rendre compte qu'ils ne sont que des rats jetés dans la même boîte

les bousculades insensées à l'entrée, les cous tordus, les bras cassés

l'agression des filles de plus en plus nombreuses et de plus en plus emmerdantes parce qu'elles bossent plus et réussissent mieux que les garçons, alors, si elles sont mignonnes, *y'a qu'à la sauter ça la calmera, de toute manière y'en a plein qui viennent pour se trouver un mec, pourquoi se faire chier à devenir médecin alors qu'il suffit d'en accrocher un qui casquera*, et si elles sont moches, *un vrai boudin, même pas bonne à tirer vite fait, on va te la dissuader de revenir nous polluer* – et allons-y les sacs arrachés, les menaces à l'oreille : *Tu vas voir comment je vais te la mettre, salope !*, les mains aux fesses, les coups sur les seins, et si on peut lui fusiller la jupe en vidant une cartouche d'encre dessus on sait que ça l'obligera à rentrer chez elle parce qu'elle ne voudra pas se balader tachée toute la journée – les humiliations, les insultes

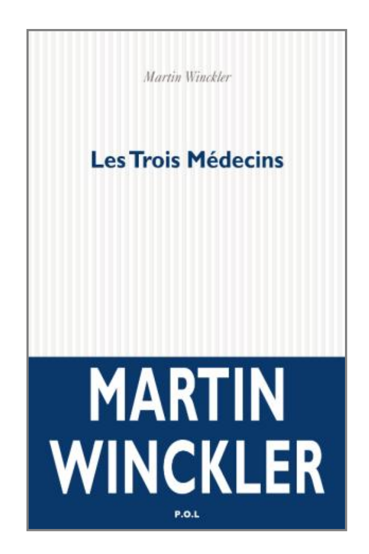
les bagarres pour telle place au deuxième rang ou telle autre au troisième : *C'est pris ! – Comment ça, « c'est pris » ? Y'a personne ! – T'as pas vu que j'ai mis mon manteau ? J'attends quelqu'un ! – T'as mis ton manteau sur dix places ? – Ouais, j'attends dix copains ! T'as qu'à aller au premier rang ? – Pas question ! Le premier rang, c'est celui des Arabes !*

les cours où personne n'entend rien parce que ce sont des maths, de la physique, de la chimie, le programme n'a pas bougé depuis des années, y'a qu'à apprendre le polycopié par cœur alors les redoublants passent leur temps à chanter, à hurler, à faire monter la pression sur le prof pour le convaincre de partir en claquant la porte et parfois il le fait parce qu'il en a marre et c'est pas ce qu'il est payé, et quand, dégoûté, il se replie, les hurlements des redoublants le saluent, l'applaudissent, parce qu'ils savent qu'un prof qui quitte le cours ça sape le moral des nouveaux

les cours où tout le monde gratte parce que tel *salaud de prof* change tout chaque année ou bien tel autre vient d'arriver ou tel autre encore qui nous fait tout le temps des sourires n'est qu'un faux cul alors on ne sait jamais

les midis où il faut sortir de l'amphi assez tôt pour ne pas se retrouver au bout de la queue, à trente mètres du Restau-U, derrière ces *petits branleurs* de la fac de sciences, ces *petites pétasses* de la fac de psycho qui vont tout bouffer avant qu'on ait fini de tremper sous la pluie, mais faut pas sor-

Achevé d'imprimer en novembre 2004
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1870
N° d'imprimeur : 04-2987
Dépôt légal : novembre 2004
Imprimé en France



Martin Winckler
Les Trois Médecins

Cette édition électronique du livre
Les Trois Médecins de MARTIN WINCKLER
a été réalisée le 14 avril 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2004
par Normandie Roto Impression s.a.s
(ISBN : 9782846820257)
Code Sodis : N45238 - ISBN : 9782818007587
Numéro d'édition : 2840